

# Jeanne Ballangrud

Au nom du Père...

*Briançon, le 13 mars 1938*

Je suis née **Jeanne Froment** en 1902 à Briançon. Fille de commerçants, j'ai eu une enfance simple et heureuse auprès de parents aimants et bienveillants. Nous allions ensemble à la messe, tous les dimanche. Mes parents tenaient à m'apporter une éducation religieuse stricte. Je fréquentais régulièrement l'église de mon quartier. J'aimais me recueillir et me confesser auprès de l'abbé de cette paroisse, **Archibald Ornetti**. Je lui confiais toutes mes erreurs à l'école ou mes oublis à la maison. J'avais un réel appui auprès de lui, et je me demande aujourd'hui comment j'aurais pu grandir et me construire sans son soutien permanent. Il m'a donné de nombreux cours de catéchisme et enseigné toutes les prières. Grâce à lui, et grâce à Dieu, je connais la sainte Bible par cœur, le seul guide de ma vie. La récitation des versets bibliques a bercé mon enfance. Mais une petite peste est venue gâcher ces belles années : **Anne Domont**. Cette petite dépravée se moquait du catéchisme et faisait tourner en bourrique le bon père Ornetti. Elle s'amusait également à déposer des souris, sales petites bêtes puantes, sous mon pupitre. Je la détestais plus que tout !

Ma dévotion faisait la fierté de mes parents. Bien qu'ils partageaient mes convictions, ils avaient une particularité incongrue pour des catholiques, ils admiraient les exploits sportifs. Mon père s'enthousiasmait déjà pour les Jeux Olympiques de Paris en 1900. Lorsque j'ai eu 6 ans, en 1908, il nous a offert de belles vacances en Angleterre afin de suivre les performances des français aux J.O. de Londres. Ma mère a trouvé une discipline convenant tout à fait à un regard féminin, le patinage artistique. J'ai eu une véritable révélation en regardant ces danseuses glisser avec une telle grâce sur la glace ! Elles ressemblaient aux anges auxquels j'adressais mes prières ! De plus, ces nymphes provoquaient un sentiment d'exaltation intense au sein du public ! Moi aussi, tout comme elles, je souhaitais soudainement effleurer cette grâce presque divine. Moi aussi je voulais faire vibrer les foules, un sentiment tout à fait inattendu et déstabilisant pour moi. Je ne songeais pas un seul instant auparavant à me donner en spectacle. Mais finalement, cette tentation n'était pas incompatible avec mes croyances. Je ne pouvais plus ignorer ce désir incontrôlable de patiner.

De retour à la maison, à force de harceler mes tendres parents, je les ai persuadés de me laisser m'élancer dans cette folle entreprise. Ils ne comprenaient pas ce revirement de situation et me voyaient presque me destiner à entrer au couvent. Mais cette nouvelle passion m'a ouvert les yeux sur un monde dont j'ignorais l'existence : celui du sport, de la gloire, des amies et des fêtes consécutives aux victoires sportives. J'ai passé la fin de mon enfance et toute mon adolescence à patiner aux côtés de mes nouvelles amies, en délaissant quelques peu la religion. Bien qu'un peu déçus, mes parents ne souhaitaient que mon bonheur.

Je me suis perfectionnée aux techniques du patinage artistique, loin des affres de la Grande Guerre. Mon père, grâce à ses relations, a échappé à la réquisition. Je suis devenue petit à petit l'une des meilleures patineuses françaises, la concurrence étant encore assez limitée à l'époque. À l'orée de mes 20 printemps, je ne m'inquiétais pas d'être toujours célibataire. La majorité arrivait à grand pas, et faute d'aller au couvent, ma mère m'a persuadée de me préoccuper un peu plus des hommes. Je me suis résignée à rencontrer les fils des amies de ma mère, tous plus laids les uns que les autres. Après ces expériences très désagréables, j'ai refusé catégoriquement de me faire à nouveau courtiser. Je rencontrerai sûrement l'homme de ma vie dans des circonstances plus romantiques. Cet homme devra me respecter et me courtiser comme un gentleman. De plus, je ne me donnerai à lui qu'après le mariage, comme me l'a conseillé l'abbé Ornetti. Et si personne ne vient à moi, je rentrerai dans les ordres, comme je l'avais souhaité étant enfant.

En 1924, j'ai participé aux premiers Jeux Olympiques d'hiver, à Chamonix. Nous étions très nombreuses, et beaucoup de mes adversaires possédaient un talent que j'étais loin d'égaliser. Malgré la multitude de jeunes femmes inscrites aux épreuves, j'ai remarqué une très belle patineuse, **Helen Grant**, une anglaise au bras d'un bel homme. Sa présence l'a beaucoup aidé mais n'a pas suffi à ce qu'elle décroche une médaille. Son talent était très apprécié des juges mais elle était affublée d'un entraîneur dont les connaissances en matière de patinage étaient fort limitées. J'avais l'impression que ce **Jean Gouvier** n'avait aucune idée des bases de ce sport. Pour ma part, après de piètres résultats, je suis rentrée dépitée à Briançon, bien décidée à travailler intensément afin de décrocher un podium lors des prochains Jeux, en 1928 à Saint-Moritz.

Après quatre ans d'entraînements intenses, j'étais prête pour la consécration. Toujours célibataire, j'avais maintenant 26 ans, et mes sacrifices devaient logiquement porter leur fruit. Même si j'étais concentrée sur mes futures performances, je suis allée le cœur léger assister à la cérémonie d'ouverture. Mes épreuves ne se déroulaient que plusieurs jours plus tard. Lorsque soudain, il s'est produit un événement inattendu. J'ai croisé le regard d'un homme massif, charmant, qui me dévorait des yeux. Habituellement, j'aurais passé mon chemin sans prêter attention à lui. Toutefois, plutôt que d'ignorer son sourire charmeur, je n'ai pas pu m'empêcher de le fixer intensément. Cet homme me troublait. Il se nommait **Ivan Ballangrud** et était devenu champion olympique de biathlon en 1924 sous les couleurs de l'Allemagne.

Lors du repas des athlètes, une fois le dessert savouré, je me suis laissée aborder et entraîner dans une tendre valse par ce bel inconnu. Moi qui étais tellement inaccessible habituellement, je ne me reconnaissais plus. Mais il me considérait avec une telle tendresse et un tel respect que je me suis laissée aller en toute confiance. C'était un parfait gentleman. Malgré la voix tonitruante de l'abbé Ornetti dans ma tête, j'ai accepté de le suivre lors d'une promenade nocturne alors que nous n'avions échangé que quelques mots. Au cours de cette ballade romantique, il m'a avoué ses sentiments à mon égard et a posé ses douces lèvres sur les miennes. Ce chaste baiser m'a totalement mis en confiance, et j'ai accepté de le revoir les jours qui suivirent.

Le lendemain, il remportait brillamment son second titre olympique. J'étais au comble de l'excitation au moment de son triomphe. Je me suis même surprise à l'embrasser frénétiquement sur la joue pour le féliciter. Je piaffais d'impatience à l'idée de passer mes propres sélections et d'arriver au bout de mon rêve et surtout sur la première marche du podium. Je devais produire une excellente prestation. **Helen Smith**, anciennement Grant, convoitait elle aussi la médaille d'or. J'appris qu'elle s'était mariée avec le jeune homme que j'avais aperçu en 1924, avant de devenir rapidement veuve.

Ma relation platonique avec Ivan s'intensifiait petit à petit au cours des jours qui suivirent. Il avait compris que la religion comptait pour moi et que je ne m'offrirais pas à lui avant le mariage. Toutefois, je savais qu'il tenait à moi puisqu'il avait pris la décision de rester au village olympique afin de m'encourager jusqu'à la fin de mes épreuves. Ivan était de plus en plus adorable. La veille de mes qualifications, il m'a raccompagnée à ma chambre et m'a embrassée pour me souhaiter une bonne nuit. Le lendemain matin, il s'est levé aux aurores pour m'accompagner jusqu'au bord de la patinoire. Ce jour là, Ivan avait l'air stressé, ou plutôt excité, sans doute à l'idée de me voir sur la glace. Il était plus agité qu'à l'ordinaire mais me soutenait du mieux qu'il pouvait. Je me suis qualifiée brillamment pour la finale, qui avait lieu le jour suivant, tout comme Helen Smith. J'ai écouté la sagesse et suis allé me coucher tôt en rêvant au podium qui était presque à ma portée. Ivan a respecté le même rituel auprès de moi lors de ce deuxième jour de compétition, sans faillir à son dévouement. A mon grand désespoir, malgré ma très belle prestation, je suis restée au pied du podium, derrière Helen Smith qui a remporté la médaille de bronze grâce à des notes de 9.9 des juges allemands, anglais et américain. Ivan était livide lorsque je l'ai rejoint, au bord des larmes. J'étais révoltée ! Helen Smith était douée, mais il lui manquait de nombreuses figures imposées dans son programme long, figures que j'avais effectuées avec brio. Je n'ai jamais compris comment elle a pu me devancer ! Après la remise des médailles, j'étais au comble du désarroi. Ivan m'a consolé du mieux qu'il a pu. Puis assez vite, sans même un mot de ma part, il a eu la délicatesse de comprendre que j'avais besoin de solitude. Il s'est donc élégamment retiré.

Après la cérémonie de clôture, Ivan m'a avoué ses sentiments et m'a demandée en mariage. Dépitée par mon échec, j'ai alors raccroché mes patins pour me consacrer uniquement à mon futur mari. Je l'aimais tendrement. L'abbé Ornetti nous maria à Briançon quelques mois plus tard. Puis nous partîmes nous installer à Berlin.

Au début de notre mariage, notre vie conjugale fut paisible et sans anicroche. Ivan était un parfait époux. Je l'ai accompagné aux Jeux Olympiques de Lake Placid aux Etats-Unis en 1932. J'étais un peu nostalgique en observant les patineuses se préparer avant leurs épreuves. Ivan semblait quelque peu nerveux : l'âge le rattrapant, il avait des raisons de s'angoisser. Il a remporté la victoire, mais de peu. Un de ses jeunes compatriotes, Hans Ulrich, le suivait seulement de quelques secondes. Ce fut la dernière fois que j'accompagnais Ivan en compétition. J'en avais assez d'être dans son ombre, même si j'étais sa première admiratrice. N'ayant pas pu ravir mes ambitions de médailles, j'étais peinée de voir constamment Ivan auréolé de gloire. Il est vrai que j'étais contente et fière d'être à ses côtés au cours de ses victoires, mais au fond de moi, je hurlais ! Il pouvait être si prétentieux par moments !

De retour à la maison, je me suis petit à petit renfermée sur moi-même. Plus ses ambitions olympiques l'obsédaient, plus il m'exaspérait ! Il avait déjà trois titres olympiques à son actif mais non, ça ne lui suffisait pas ! Il était totalement obnubilé par sa quête de victoires et de gloire. Ces déplacements incessants pour concourir à de nouvelles compétitions, et notre incapacité à avoir la descendance dont nous rêvions tous deux avaient fini par éroder notre amour. Plus les années passaient et plus je m'ennuyais seule dans notre grand appartement berlinois. En 1933, le parti nazi prit le pouvoir ce qui préoccupa fort Ivan. Bien que patriote, il n'aimait pas les idées nationalistes que ces gens développaient et craignait un avenir sombre pour son pays.

Un jour de 1934, alors que je me promenais avec mon mari dans les rues de Berlin, un vagabond nous héla en français. Ivan semblait vouloir passer son chemin mais je me suis pris de pitié pour lui. Il avait l'air si jeune, si perdu, et si innocent ! De plus, j'avais l'étrange impression de l'avoir déjà croisé quelque part. Ce jeune homme s'appelait *Xavier Deluc*. N'ayant pas encore eu d'enfant, mon instinct maternel s'est brusquement réveillé

et j'ai eu envie de le sortir de sa misère. Je me suis prise d'affection pour lui. Après lui avoir offert un bon café, il nous raconta son histoire : fuyant la France et des grands-parents tyranniques, il avait voulu glaner fortune en Allemagne, patrie de son père décédé mais le trajet lui avait coûté ses derniers deniers. Ce garçon avait l'air brillant et semblait doué d'une fibre artistique incontestable, sans compter ses talents scientifiques. J'ai grandement insisté pour qu'Ivan lui paye une petite chambre pendant un mois, afin de lui remettre le pied à l'étrier. De toute façon, l'argent dans notre foyer n'était pas un problème. Bien que mon mari ne soutenait pas les nazis, ces derniers lui faisaient un pont d'or, voyant en lui un parfait représentant de la force de la race aryenne.

Après notre rencontre avec Xavier, je laissais le soin à Ivan de loger notre nouvel ami. Le lendemain, nous sommes passés rendre visite à notre protégé. Le jeune homme avait déballé son maigre bagage et nous a accueillis, le sourire aux lèvres. Alors que je préparais un bon repas, Xavier et Ivan commencèrent à discuter à voix basse. Ivan avait l'air de s'intéresser de près aux croquis du jeune homme, exposés sur une table. Durant tout l'hiver, Ivan est reparti en compétition. Lorsque je me sentais trop seule, je passais chez Xavier, toujours adorable et à l'écoute. À mon arrivée, je le trouvais enfermé dans son petit atelier au fond de son appartement. Il passait ses journées à bricoler.

Tous les étés, Ivan et moi nous rendions à Briançon pour visiter mes parents. Au fil des ans, je vis la ville évoluer sous l'initiative d'**Auguste Andrieux**, le Maire en place depuis 1928 et de son adjoint et ami **Philippe Pélissier**. Je voyais d'un mauvais œil ces changements incessants, je ne reconnaissais plus la petite ville où j'avais grandi. À chacun de nos voyages, le Maire insistait pour nous inviter à dîner. Je gardais toujours mes opinions sur sa politique urbaine pour moi. Lors du dîner de l'été 1934, mon mari et lui parlèrent beaucoup de la situation politique en Allemagne. Ivan avait peu de temps auparavant répondu à une interview dans un journal allemand où il critiquait sévèrement le gouvernement en place et il se sentait menacé. Andrieux nous a alors invité à venir nous installer à Briançon le temps que la situation s'apaise.

C'est ainsi qu'en 1935, je regagnais ma région natale en compagnie de mon époux. Notre départ fût assez précipité et je n'eus même pas le temps de faire mes adieux à Xavier, la seule personne que je regretterais de mon séjour en Allemagne. J'étais heureuse de revenir et espérais vivre un nouveau départ avec Ivan. Dans les premiers temps, il partait souvent en rendez-vous avec le Maire avec qui il semblait négocier quelque chose. Un soir, alors que je l'attendais pour dîner, j'eus la surprise de ne pas le voir rentrer. Les heures passèrent et j'étais toujours sans nouvelles. Je passais une nuit terrible imaginant les pires hypothèses et tentant de me rassurer tant bien que mal. Le lendemain matin, j'étais prête à signaler sa disparition à la police quand je reçus un coup de fil d'Ivan : il avait été agressé mais il allait bien. Il m'invita à le rejoindre chez le docteur **Edouard Evras** qui le soignait à Serre-Chevalier. À mon arrivée, le docteur me raconta qu'il avait découvert mon mari gisant sur son paillason au milieu de la nuit et qu'il n'en savait pas plus. Pendant une semaine, tous les jours, je me rendais à son chevet puis il put enfin revenir à la maison. Malgré toutes mes recommandations, étonnement, il se refusa à porter plainte. Peu de temps après, à ma grande surprise, Ivan m'annonça avoir entamé les démarches pour acquérir la nationalité française.

C'est donc sous les couleurs de la France qu'Ivan se présenta aux Jeux de Garmisch-Partengirschen, me laissant seule à la maison comme à son habitude. Malgré son agression de l'année passée, il semblait confiant et prêt à remporter pour la dernière fois la médaille d'or. Je savais qu'une jeune autrichienne, membre de l'école de ski du Mont-Revard voisin de Briançon, **Frida Kimler**, participait elle aussi à la grande compétition. Contre toute attente, mon mari l'a emporté une fois de plus ! C'était une surprise à mes yeux, car de jeunes talents comme Hans Ulrich portaient favoris. Néanmoins, à l'âge de 38 ans, il avait persévéré, et sa ténacité avait payé. Le

lendemain de la victoire, une photo dans le journal le montrait fêtant sa victoire le soir même, attablé avec une horde de pique-assiettes venu partager sa gloire pour la photo. Je rougissais de jalousie en le voyant assis à côté de la jeune et jolie Frida.

Après cet ultime exploit, Ivan a pris la décision d'arrêter sa carrière et de ne plus quitter Briançon pour ne se consacrer qu'à moi. Mais c'était déjà trop tard, mon époux n'était plus ma priorité depuis longtemps. J'avais 34 ans, et je ne me berçais plus d'illusions. Vu mon âge, je n'aurai sûrement pas d'enfant. Je refusais d'ailleurs de me donner à Ivan dorénavant. L'abbé Ornetti m'a assez répété que l'acte sexuel ne se pratique que dans un but procréatif. Ivan et moi faisons donc chambre à part. Je préférais passer mes journées à l'église, et consacrais mon temps à la foi et au commérage. J'avais connu à l'église, d'autres femmes mariées, elles aussi délaissées par leur mari. Nous avions fini par discuter de nos maris, puis de nos voisins, puis des voisins de nos voisins. D'ailleurs, l'abbé Ornetti, lui aussi, s'intéressait à tous les cancans et les coucheries adultérines et nous encourageait dans cette voie. Je m'étais beaucoup rapproché de lui depuis notre retour à Briançon. Toutes les semaines, j'allais prendre le thé chez lui. Il avait sa propre petite plantation dans sa serre et le résultat était fameux. Nous discussions des petites bassesses des gens de la commune. En quelques années, j'ai collecté de nombreuses informations mais je cherche toujours vainement un élément pouvant jeter le discrédit sur la famille Andrieux, si respectée dans la commune.

En 1936, d'étranges incidents sont survenus dans la vallée de Chamonix. Le premier événement notable fut une explosion qui ravagea un camp d'alpinistes. D'autres ont suivis, ne provoquant jamais aucun décès ni blessé : des hôtels détruits, des remonte-pentes saccagés, des avalanches déclenchées. Personne ne connaissait l'identité des auteurs de ces attentats et les autorités échouaient dans toutes leurs tentatives pour les démasquer. Le groupuscule se faisait appeler le Mouvement des Défenseurs des Cimes. Les journaux, couvrant les différents coups d'éclat, expliquaient qu'il s'agissait d'une société secrète ayant pour but de redonner à la montagne sa solitude naturelle en empêchant les hommes de la domestiquer.

Cette idée m'a tout de suite séduite. Elle recoupait les propos de l'abbé Ornetti et mes propres opinions concernant l'urbanisation de notre ville. Et puis, Ivan s'était éloigné de moi à cause de son maudit sport de montagne. Si mon mari avait été un peu plus présent à la maison, et plus disponible, peut-être aurais-je été plus paisible et donc plus à même de lui faire des enfants ! Enfin, j'aime la montagne dans son cadre sauvage. Cet imbécile d'Andrieux prône l'urbanisation et souhaite séduire le plus de touristes possible en modernisant la région. Nous allons être envahis d'inconnus, sans doute des dépravés, comme le redoute l'abbé Ornetti. Je vais faire un pied de nez au Maire si prétentieux. Sans compter que cette nouvelle occupation me paraît tout à fait excitante ! Mon mari m'assurait régulièrement que l'argent n'était pas un souci et que je pouvais dépenser autant qu'il me plairait. Jusque là, je n'avais eu que peu de besoins mais cette manne financière fut une bénédiction pour mes activités clandestines.

J'ai donc repris le Mouvement des Défenseurs des Cimes à mon compte. J'étais persuadée que je trouverai aisément un moyen de recruter des hommes de main pour faire la sale besogne. J'ai mis presque un an à rassembler une équipe solide et volontaire. Pour trouver ces personnes, je me suis fait violence en m'aventurant dans un lieu de débauche dans le quartier populaire de Briançon. C'est ainsi que j'ai fait la connaissance de **Jacques Pélissier**, le jeune frère de l'adjoint d'Auguste Andrieux, qui se faisait appeler **Jacquot**. Je connaissais par les ragots son passé : il sortait tout juste de 20 ans de prison pour braquage. Je lui ai expliqué mes intentions à l'encontre d'Andrieux et de son frère. Il m'a immédiatement proposé ses services. Jacquot avait une allure qui me faisait penser aux grands prédateurs, toujours en train de préparer un mauvais coup. Malgré tout, je lui ai fait

confiance, et j'ai eu raison. Il a engagé de nombreux amis, tout droit venus de prison, des loubarbs notoires. Grâce à eux et grâce à Dieu, nos premières actions ont démarré en juin 1937. Nous avons fait plus d'attentats en six mois, que l'autre organisation en vallée de Chamonix en un an. Il est vrai qu'au début, nous n'étions pas très prudents. Mais nous avons rapidement compris comment dissimuler derrière nous les preuves de nos forfaits.

Au cours du mois d'août 1937, Jacquot m'a parlé d'un gamin que son frère et Andrieux terrorisaient lorsqu'ils étaient enfants, un certain **Stéphane Soulier** devenu vétérinaire. A sa connaissance, Soulier avait toujours voué une haine démesurée pour Andrieux. Prétendant une maladie soudaine de mon chien, j'ai invité Soulier à venir chez moi, profitant de l'absence d'Ivan. Je lui ai alors expliqué mes desseins contre l'équipe municipale d'Andrieux. Il a immédiatement été enthousiasmé par mes idées et a accepté de se joindre à mon équipe. Nous n'avons pas été découverts depuis lors. Néanmoins, un billet m'est parvenu en novembre 1937 et m'a beaucoup inquiétée : « Restez sur vos gardes, votre manque de prudence risque de vous être fatal ! ».

Durant l'été 1937, **Madame Natacha**, une bohémienne, est arrivée à Briançon et y a ouvert un cabinet occulte. Elle affirme à qui veut l'entendre qu'elle possède le don de lire dans l'inconscient et de parler aux morts, une hérésie aux yeux de tout croyant. Au cours de ses offices, l'abbé Ornetti a d'ailleurs ouvertement critiqué cette étrangère venue de l'Est. Il répète sans cesse que cette femme est le démon. Soupçonneux, il pense même qu'elle entretient des liaisons adultères avec des notables de la région. Cet automne, l'abbé a eu la mauvaise surprise de voir toutes les plantes de sa serre mourir subitement. J'imagine que la bohémienne n'est pas étrangère à l'affaire mais pas moyen de le prouver. Depuis lors, je la surveille de près pour savoir ce qu'elle manigance.

Auguste Andrieux nous a récemment invités, Ivan et moi, à une soirée mondaine. C'est l'occasion rêvée de faire un coup d'éclat devant tous les notables de la ville. Je compte notamment déposer un petit cercueil près de son assiette, pour lire la peur dans les yeux du Maire. Et j'espère bien pouvoir frapper encore plus fort au cours de la soirée. Il faudra que j'en discute avec mes complices. . .

La réception a lieu ce soir mais un dernier événement notable est arrivé ce matin : je me suis levé tôt pour aller surveiller Madame Natacha ; je l'ai vu sortir de chez elle et je l'ai suivie à l'entrée du Chemin des Dames au pied du Pic du Piolet, un sentier de randonnée situé aux portes de la ville. Elle y a rejoint une dame élégante, puis l'a entraînée dans une marche de vingt minutes sans échanger un mot. La femme, agacée, a fini par questionner Madame Natacha, juste devant l'entrée d'une grotte. Elle l'a alors fixée dans les yeux et lui a dit : « J'ai des révélations à vous faire sur votre passé. » Son interlocutrice s'est subitement immobilisée et Natacha l'a entraînée dans la grotte où elles sont restées quelques minutes à l'abri de mon regard. Lorsqu'elles sont ressorties, Madame Natacha a claqué des doigts devant les yeux de la femme et lui a révélé que cette grotte correspondait exactement à la description qu'elle lui avait fait sous hypnose quelques mois auparavant. Puis il me semble avoir été repérée par la bohémienne. Je me suis donc enfuie. De retour en ville, j'ai vu la jeune femme qui accompagnait Natacha pénétrer dans l'Hôtel du Lac. Je suis allé avertir l'abbé Ornetti de mes étranges observations qui l'ont laissé songeur. J'aimerais découvrir le fin mot de cette affaire car il y a peut-être là de quoi ennuyer la bohémienne.

Quand je rentre à la maison, je vois mon mari apparemment choqué. Je lui demande si tout va bien et il me répond que oui. Mais depuis le temps, je sais lire dans ses yeux et quelque chose le tracasse. Avec tout ce que j'ai à gérer depuis un an, je n'ai pas beaucoup de temps à lui consacrer. Mais depuis quelques semaines, je me sens un peu coupable envers lui. Il me semble si triste. Ne suis-je pas allé trop loin ? Nous ne sommes plus que deux étrangers l'un pour l'autre mais peut-être que si je faisais un effort. . .